

# Armes anciennes du Maroc

## Bijoux de parade.



Hans F. WAELTY

Image de couverture : Gyula TORNAI (1861- 1928) : The Interrupted Game of Draughts (He Cheated in the Game). Oil on canvas (fin 19<sup>e</sup> siècle; partie de l'image) ; vendu en 2017 par Virág Judit Gallery, Budapest, HU. L'homme debout porte un sabre marocain (*nimcha*), un pistolet à silex et accessoires pour le tir et celui avec la robe jaune porte un poignard (*kummia*) du Maroc du sud.

Image de dos du livre, en haut : tête stylisée d'un loup ou d'un chacal sur la poignée d'un *khanjar* marocain – symbole de vigilance et protection contre les démons (v. Meier, 1998).

Image du verso de la couverture : collection particulière d'armes marocaines.



Eugène DELACROIX (1798-1863) : sa Majesté Moulay Abd-er-Rahman (rég. 1822-1859), Sultan de l'Empire chérifien du Maroc, sortant de son palais de Meknès le 22.03.1832 pour la réception de l'Ambassadeur de France. Il est entouré de sa garde et de ses principaux officiers (détail de la peinture). Huile sur toile, 1845. Crédit : Toulouse, Musée des Augustins, photo Daniel Martin.

Armes anciennes du Maroc - Bijoux de parade de Hans F. WAELTY, Zuerich, Suisse, 2022

Traduction de l'allemand: Mariette Althaus

Impression et reliure: WIRMACHENDRUCK AG, Neuhausen am Rheinflall, Suisse

ISBN 978-3-033-09256-3

© 2022 by Hans F. WAELTY ([h.waelty@gmail.com](mailto:h.waelty@gmail.com))

# Sommaire

|   |     |
|---|-----|
| <b>Préface</b> .....  | 5   |
| <b>Quelques informations pour le lecteur</b> .....  | 6   |
| <b>1. Poignards</b> .....   | 7   |
| 1.1 Introduction .....  | 7   |
| 1.2 Poignards du Maroc du nord du 19 <sup>e</sup> siècle .....                                | 13  |
| 1.2.1 Le khanjar marocain .....   | 13  |
| 1.2.2 La sboula .....   | 25  |
| 1.2.3 Autres types de poignards du Maroc du nord .....  | 29  |
| 1.2.3.1 Le sekkin bouri .....   | 29  |
| 1.2.3.2 La shula .....  | 32  |
| 1.3 Poignards du Maroc du sud du 19 <sup>e</sup> siècle : la kummia traditionnelle .....      | 33  |
| 1.3.1 Introduction .....  | 33  |
| 1.3.2 Ait Ouazouguite .....   | 38  |
| 1.3.3 Ida Ou Nadif .....  | 44  |
| 1.3.4 Ida Ou Semlal .....   | 49  |
| 1.3.5 Mesfioua .....  | 53  |
| 1.3.6 Tata .....  | 56  |
| 1.3.7 Dra/Dadès .....   | 57  |
| 1.3.8 Autres kummias traditionnelles .....  | 58  |
| 1.4 Provenances des principaux types des poignards marocains du 19 <sup>e</sup> siècle .....  | 59  |
| 1.5 Poignards marocains du 20 <sup>e</sup> siècle : la kummia hybride .....                   | 60  |
| 1.5.1 Introduction .....  | 60  |
| 1.5.2 Kummias hybrides de style/ornementations proche du khanjar .....                        | 63  |
| 1.5.3 Type Meknès .....   | 67  |
| 1.5.4 Autres chefs-d'œuvre de la kummia hybride .....   | 69  |
| 1.5.5 Kummias hybrides d'autres origines .....  | 78  |
| 1.5.5.1 Glaoua .....  | 78  |
| 1.5.5.2 Khabous .....   | 80  |
| 1.5.5.3 Bora .....  | 81  |
| 1.6 Principales différences entre la kummia traditionnelle et la kummia hybride .....         | 83  |
| <b>2. Armes à feu</b> .....   | 84  |
| 2.1 Armes à feu par chargement par la bouche .....  | 86  |
| 2.1.1 Moukhalas à chenapan ( <i>bou-chfer</i> ) .....   | 86  |
| 2.1.1.1 Introduction .....  | 86  |
| • Fusils de la «Berbérie» occidentale .....   | 87  |
| • Caractéristiques principales du moukhala à chenapan .....                                   | 89  |
| 2.1.1.2 Moukhalas du Maroc du nord .....  | 92  |
| • Moukhala type Tétouan .....   | 92  |
| • Moukhala type Rif .....   | 102 |
| 2.1.1.3 Moukhalas du Maroc du sud .....   | 104 |
| • Moukhala type Afedali .....   | 106 |
| • Moukhala type Altit .....   | 110 |
| • Moukhala type Taouzilt .....  | 113 |
| • Autres Moukhalas du Maroc du sud .....  | 115 |
| 2.1.1.4 Provenances des principaux types des moukhalas à silex marocains .....                | 119 |
| 2.1.2 Pistolets à chenapan .....  | 120 |
| 2.1.2.1 Pistolets du Maroc du nord .....  | 122 |
| 2.1.2.2 Pistolets du Maroc du sud .....   | 126 |
| 2.1.3 Moukhalas à percussion ( <i>bou-habba</i> ) .....                                       | 128 |
| 2.2 Accessoires pour les armes à feu à chargement par la bouche .....                         | 132 |
| 2.2.1 Poudre noire ( <i>baroud</i> ) .....  | 132 |
| 2.2.2 Balles .....  | 133 |
| 2.2.3 Pulvérisins, boîtes, poires et cornes à poudre .....                                    | 133 |
| 2.2.4 Provenances des principaux types des boîtes, poires et cornes à poudre marocaines ..... | 143 |
| 2.3 Fusils à chargement par la culasse .....  | 144 |
| <b>3. Sabres (<i>nimcha</i>)</b> .....  | 150 |
| 3,1 La nimcha du Maroc .....  | 150 |
| 3,2 La nimcha d'Oman .....  | 166 |
| 3,3 La nimcha corsaire ( <i>coutelas/cutlass</i> ) .....                                      | 168 |
| <b>4. Autres armes</b> .....  | 170 |
| <b>5. Bref regards sur un passé lointain</b> .....  | 171 |
| <b>Bibliographie</b> .....  | 185 |

# 1. Poignards

« Le poignard est un symbole de bravoure et de virilité. »  
Les Cavaliers Saadiens (2016:41)

## 1.1 Introduction

Le poignard marocain, outre sa fonction primaire, a toujours été porteur d'une forte valeur émotionnelle, une relation faite de fierté, de force, d'appartenance sociale ou de statut entre autres. Il n'est donc pas surprenant que le poignard soit resté un accessoire important du folklore marocain. Que ce soit dans les villes ou à la campagne, il a été l'attribut pratiquement obligatoire de « l'homme marocain arrivé »<sup>1</sup> jusqu'au début du 20<sup>e</sup> s. D'autre part, dans le sud du Maroc, le poignard était un symbole d'identification régionale ou tribale, devenant ainsi signe distinctif d'appartenance à une certaine ethnie. Nombre de peintres orientalistes traversant le pays au 18<sup>e</sup> et en particulier au 19<sup>e</sup> s. ont reproduit les armes autochtones dans leurs œuvres. Quant aux touristes, le poignard marocain était, et est toujours, un souvenir obligatoire à mettre dans leurs valises.

Parmi les nombreux modèles de poignards marocains, deux types principaux ressortent : les poignards à lame courbe<sup>2</sup> « *La Kummia* » et « *Le Khanjar* » ainsi que le poignard à lame droite nommé « *La Sboula* ».<sup>3</sup>

Très caractéristique, le style du poignard marocain se démarque sur plusieurs points de ceux des poignards d'autres pays. Déjà dans la manière de le porter qui est, elle aussi, particulière : tous les poignards marocains sont aujourd'hui comme autrefois portés sur le flanc gauche. Ils étaient généralement attachés à un cordon en soie ou en coton tressé, ou à une bandoulière en cuir (arab. *mejdoul*) qui se passait sur l'épaule droite et dotée de par et d'autre de deux anneaux latéraux pour y accrocher le poignard. Il est également surprenant de constater que cette arme, positionnée sur le flanc gauche, était toujours portée pointe du fourreau en avant – s'il s'agissait d'un poignard à lame courbe - donc dans le sens de la marche (v. ill. 1).<sup>4</sup> Il est extrêmement






Ill. 1 : fier propriétaire d'une kummia ; valée du Dra 1991. Il a acquis ce poignard au début des années 1950 à Marrakech et le porte au quotidien depuis.

<sup>1</sup> V. Delpy (1960:50): « Ornement viril par excellence, il était porté par les citadins et par les ruraux. »

<sup>2</sup> Selon Saïf (1992:40s.), les premières lames courbes sont apparues au 7<sup>e</sup> s. Le concept des lames courbes vient probablement de l'Arabie et suivi l'expansion de l'Islam dans le Maghreb pour finalement atteindre le Maroc, puis, plus tard, avec la migration religieuse musulmane.

<sup>3</sup> L'écriture de ces noms est très variée. On rencontre pour le premier type koumyya, kummîa, kummîya, khoumija, koumaya etc. Dans ce texte nous utiliserons kummia (f., donc la kummia). Aussi le khanjar et la sboula existent orthographiés différemment. L'origine de ces noms est incertaine (v. Delpy, 1960/61:53). Concernant l'étymologie des noms dans le contexte d'armes de coup et d'éstoc v. Fischer (1899).

<sup>4</sup> Exception : si l'homme portait également un sabre, celui-ci était placé sur le flanc gauche et la kummia, le khanjar ou la sboula sur le droit, avec la pointe recourbée du fourreau vers l'arrière (v. Fischer, 1899:6). Sur l'épaule gauche passait un autre cordon pour le sac en cuir du flanc droit (*chkara*). Selon le costume, les cordons et les bandoulières servaient de fixation pour les pièces de vêtements superposées.

|  |   |  |  |
|--|---|--|--|
| <p><b>Nord du Maroc</b></p> <p>Rif, Moyen Atlas</p>                      | <p><b>Khanjar</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Lieux de production : Meknès, Fez, Tétouan, Rabat et autres villes du nord</li> <li>• Utilisateurs : princ. Mokhaznis, Pachas, Caïds, ev. Garde Noire</li> </ul> <p><b>Sboula</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Lieux de production : princ. villes</li> <li>• Utilisateurs : princ. population urbaine nord marocaine</li> </ul> |  <p><b>Kummia hybride</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Lieux de production : villes/ manufactures indépendantes et clans dans le bled</li> <li>• Utilisateurs : population urbaine et campagnarde</li> </ul> |  <p><b>Production moderne</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Lieux de production : villes</li> <li>• Clientèle : avant tout touristes, collectionneurs, groupes folkloriques, etc.</li> </ul> |
| <p><b>Sud du-Maroc</b></p> <p>Haute Atlas, Souss, Anti-Atlas, Sahara</p> | <p><b>Kummia traditionnelle</b> ( lien tribal/régional)</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Lieux de productions : les plus renommés étaient les tribus, respect. les régions Ida Ou Nadif, Ida Ou Semlal, Ait Ouaouzguite, Mesfioua, Dra</li> <li>• Utilisateurs : princ. la population de la campagne et des villes du sud</li> </ul>  |   |  |

III. 4 : systématique et chronologie du poignard marocain depuis 1800

L'ornementation et la stylisation des poignards nord et sud marocains de cette époque révèlent des différences notables. En bref, les éléments stylistiques urbains dominent au nord et les ruraux au sud. Plus explicitement, cela veut dire que, jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> s. le travail artisanal des poignards du nord était avant tout réalisé dans les villes en appliquant principalement des symboles religieux musulmans ou juifs alors que les motifs magiques pré-islamiques des Berbères prédominaient<sup>12</sup> dans les manufactures plutôt rurales du sud.

Cette production régionale fortement différenciée a successivement disparu vers la fin du 19<sup>e</sup> s. début du 20<sup>e</sup> s., plus exactement, une hybridation s'est produite dans le sens que des éléments typiques du khanjar du nord se sont retrouvés associés à des caractéristiques de la kummia du sud. Ou : la forme de ce poignard hybride reprenait fortement celle de la kummia traditionnelle du sud, alors qu'une série de facteurs du khanjar (fabriqué surtout au nord) sont reproduits (p. ex. verso et recto du fourreau en argent avec ornementation identique ou très semblable). Buttin nomme « type mixte »<sup>13</sup> le résultat de cette évolution. Nous ne reprendrons pas ce terme dans ce texte.<sup>14</sup>

même phénomène en rapport avec les bijoux des Ida Ou Semlal (1990:170) : «All the tribes of the southern slopes of the Anti-Atlas buy jewellery from them.» Et Conring (1884:173), qui visitait en 1878 la ville portuaire de Mogador (Essaouira), mettait les kummias produits dans la région sur la liste des marchandises à l'exportation (quoique cela laisse supposer que la destination de ces articles était plutôt le nord du Maroc que l'étranger).

<sup>12</sup> Comp. à ce sujet Jereb (1995:10f et 74)

<sup>13</sup> Comp. Buttin (1939:11)

<sup>14</sup> Au lieu de ce terme, nous employerons ici celui de kummia hybride, bien que l'adjectif « hybride » doive être compris dans un sens synergique. Ce qui signifie que les caractéristiques qui ont fusionnés sur les deux catégories de poignard à lame courbe – nommément celui du nord (khanjar) et celui du sud (kummia) – ont engendré de nouvelles spécificités. Concrètement : les faiblesses des deux ont

## 1.2 Poignards du Maroc du nord du 19<sup>e</sup> siècle

### 1.2.1 Le khanjar marocain

Le terme de « khanjar » s'applique à une variante de poignards qui se rencontre dans plusieurs espaces musulmans, comme par ex. en Turquie, en Perse ou en Inde. Cependant, le khanjar marocain se distingue sur de nombreux points de ceux d'autres pays.

Sans avancer aucune preuve, Buttin, historien spécialiste incontesté des armes blanches marocaines, estime que le khanjar marocain n'est pas d'origine autochtone, mais a été introduit il n'y a pas très longtemps (ev. sous le règne du Sultan Moulay Ismaïl, qui a régi de 1672 à 1727 ).<sup>1</sup>

Le khanjar est le plus massif des poignards marocains. Il est fort probable qu'il n'a été produit que dans les villes septentrionales du Maroc, et la plus importante était indiscutablement Meknès. Néanmoins, Fès, Rabat, Tétouan et éventuellement d'autres centres urbains du nord possédaient également leurs ateliers. Il est possible de dater et de situer certains khanjars grâce à leur poinçon.



Ill. 8 : Manufacture d'un khanjar à Meknès ? Carte postale vers 1900.

La lame et le fourreau des khanjars marocains sont en forme de faucille toujours fortement recourbés.<sup>2</sup> De cette courbure découle leur surnom populaire « Griffes de lion » (*dfar slâa* ou aussi *mahleb es-sba*). La lame, extrêmement solide mais relativement courte (longueur moyenne : env. 21 cm), est à un fil, aiguisée sur sa face concave et est dotée d'une profonde gouttière le long de son dos. Le fil présente souvent un ricasso court<sup>3</sup> de un à quatre cm de longueur.

On rencontre deux types de khanjar :

1. Sur la majorité de ces poignards, les deux faces du fourreau sont en argent<sup>4</sup> et la poignée en matériau organique, majoritairement en corne de rhinocéros (*korkdane*)<sup>5</sup>, plus rarement

<sup>1</sup> Buttin (1939:9)

<sup>2</sup> Rares exceptions sont des khanjars marocains parfaits vus de l'extérieur mais équipés d'une solide lame de kummia (v. ill. 28).

<sup>3</sup> Le ricasso (pluriel: ricassi) est l'espace émoussé au talon de la lame. Avantages : amélioration de la solidité de la lame et ev. protection contre une automutilation (à ce sujet, encadré 1).

<sup>4</sup> Dans l'univers musulman, l'argent, le métal de la lune (v. Weiss/Westermann, 1994:91), a la réputation d'être particulièrement pur, porte-bonheur et porteur de bénédictions. Pour les poignards marocains, il s'agit généralement de pièces d'argent autochtones (p. ex. le douro hassani) ou étrangères, généralement espagnoles ou françaises ou encore d'argent recyclé. L'auteur n'a jamais rencontré de khanjars en plaqué or ou même en or massif, ni dans les musées ni dans les collections privées, ce qui n'exclut pas qu'ils furent produits. On trouve également quelques rares khanjars aux ciselures en argent émaillées de surcroît (couleurs généralement vert, bleu et noir), v. ill. 14, 25 et 28.

<sup>5</sup> Corne de rhinocéros avait (et a en partie encore ! ) une qualité mystique dans tout l'orient qui varie d'une région à l'autre. Souvent ce matériau a été utilisé pour augmenter et démontrer la virilité. Mais à cause du prix très élevé c'était toujours aussi un symbole de statut social.

en ivoire ou autres matériaux (à ce sujet voir ill. 13, 14, 17, 19, 21, 23-25, 28). La partie supérieure du pommeau est, sauf en de rares cas, dotée d'une garniture en fer à cheval à facettes.

2. Sur chaque 4<sup>e</sup> khanjar marocain, la lame et la poignée sont en argent (v. à ce sujet ill. 15, 16, 18, 22).<sup>6</sup>

L'ornementation des khanjars est sur les deux types identique ou très similaire sur la face et sur l'envers du fourreau et aussi sur la poignée. Le métal utilisé ici est une feuille d'argent à haute teneur. Elle est richement et intégralement ciselée de rinceaux, de guirlandes, de vrilles florales et de motifs géométriques. Toutefois, il n'est pas rare que, partant de motifs similaires, les éléments décoratifs du fourreau soient différents de ceux de la poignée. Les fourreaux des khanjars ont une forme ovale, jamais hexagonale (comme cela peut être le cas pour les poignards marocains à lame droite, les sboulas par exemple). À l'intérieur du fourreau, deux plaques en bois pour fixer la lame. La virole, plus exactement la tranche du pommeau a, chez les deux types de khanjar, plus ou moins la forme d'un demi-octogone, est donc à cinq facettes. Soudées dans la partie supérieure du fourreau, deux relativement petites boucles face à face, avec chacune un anneau (*halqua*) pour y nouer le cordon en soies tressées.

Les khanjars marocains sont de tailles très variables. Sur une photographie Delpy (1960/61:50) montre deux khanjars type 2 de taille extrême opposée. Chez Buttin (1939; PL. IV, fig. 9), un khanjar de taille hors norme. Sur les douze exemplaires examinés par l'auteur de ce livre, la

longueur du pommeau à l'extrémité du fourreau varie entre 34 et 42 cm. Quant aux lames, elles peuvent être aussi bien d'origine marocaine qu'importées.<sup>7</sup>

Sans développer son affirmation, Buttin (1939:9) avance que l'ornement des khanjars pourrait avoir été inspiré du baroque européen du 17<sup>e</sup> s.<sup>8</sup> Le fait est que, sur chaque khanjar marocain,



Ill. 9 : Moulay Abd al-Hafid, Sultan du Maroc 1908-1912 (assis), secondé par deux représentants du Makhzen (à g. Si Khaddour ben Ghabrit, interprète de la Légation de France). Ils portent probablement tous trois un khanjar attaché à un cordon. Ce qui est certain sur le notable de droite (photo 1912).

<sup>6</sup> Buttin énonce l'hypothèse reprise plus tard par de nombreux auteurs que ce khanjar type 2 était aussi porté par la Garde Noire du Sultan (Buttin, 1939:10 et 15). La Garde Noire était un corps militaire, attaché de la protection du Sultan du Maroc ; formée en 1088/1677 par le Sultan almoravide Youssef ben Tachfin. Ce corps existe encore aujourd'hui comme « Garde Royale Marocaine ». La Garde Noire se retrouve sur diverses peintures, dessins et photographies, souvent du 19<sup>e</sup> s. Après une minutieuse étude de ces représentations, il n'y a qu'un seul exemple de la Garde Noire portant un khanjar (v. ill. 128).

<sup>7</sup> En tout cas, sur les douze exemplaires examinés, la moitié portait un poinçon d'orfèvre dont quelques un indiscutablement d'origine européenne.

<sup>8</sup> Cela peut concorder avec l'aspect de la symétrie typiquement baroque, mais moins pour l'ornementation.

Pour conclure, on peut se demander si cette lame de khanjar relativement courte, en forme de faucille et uniquement aiguisée sur sa face concave était d'une réelle efficacité au combat. Comment pouvait-on tenir ce poignard à la poignée massive peu ergonomique et lame courbe ? Était-il conçu pour être une arme d'estoc ? Un regard sur les lames des différents khanjars en fait douter. Sur la moitié de la douzaine de khanjars examinés les lames étaient si fortement recourbées qu'elles en devenaient inutilisables comme armes d'estoc (v. à ce sujet p. ex. ill. 18 et 22). Pour Ricard (1934:48) cette arme est « propice aux coups » dans la région de l'abdomen et portés de bas en haut. Schoening (1779:56f.), qui appartenait à une délégation hollandaise reçue en audience chez le Sultan vers 1776, a certainement décrit un khanjar : « Quelqu'uns de ces derniers (Officiers de justice du Sultan) sont armés de grands couteaux avec lesquels, suivant la griéveté du crime, ils coupent un membre ou le col, quelquefois même ils ouvrent le ventre du coupable. » Buttin (1939:15) colporte que ce type de poignard était utilisé par la Garde Noire : « ... pour achever les blessés : on les passait entre les côtes de l'adversaire vaincu où elles causaient des blessures parallèles ».

Mais si l'on s'arrête sur le fait que ces poignards luxueux et onéreux ne pouvaient être acquis que par une classe privilégiée, on peut supposer que son utilisation en tant qu'arme était secondaire. Un indice solide le confirme, les fils de pratiquement tous les khanjars étudiés par l'auteur de ce livre étaient relativement émoussés (en sus de leur lames extrêmement recourbées). Il est devenu donc difficile de s'imaginer l'exécution des usages décrits. Le khanjar marocain devait être d'abord représentatif, la manifestation d'un statut social donc fait pour la parade. L'arme d'apparat par excellence!



Ill. 12 : the Sultan's moghazni (s. : Besancenot, 1990 : plate 4)



Ill. 13 : khanjar type 1, poignée en corne de rhinocéros, poinçon (année grégorienne ! ) 1865 (CP)





III. 14 : khanjar type 1, poignée d'ivoire, fourreau ajouré avec la cape du pommeau émaillée vert et bleu; incrusté de pierres en verre coloré, 19<sup>e</sup> s. (CP)



III. 15 : khanjar type 2, 19<sup>e</sup> s. (CP)



III. 26 : parade de khanjars. Gamme d'âge des poinçonnés : 1210/1795 ⇔ 1313/1895 (CP)



III. 27 : très anciennes illustrations de khanjars marocains, dessinées par Hoest (1781 : 116 et 141) qui a visité le pays dans l'année 1760



III. 27a : Louis John ENDRES (1896-1989) : marocain au capuchon (détail) ; équipé d'un khanjar

## 1.3 Poignards du Maroc du sud du 19<sup>e</sup> s. : la kummia traditionnelle

### 1.3.1 Introduction

L'ill. 45 présente un exemple d'une kummia traditionnelle. Ce type de poignard était fabriqué exclusivement au sud du Maroc. Son origine reste historiquement imprécise. Besancenot affirme la Perse<sup>1</sup> pour sa part. Du point de vue ethnographique, ce serait plutôt la péninsule arabe.

Si les lames de ces kummias traditionnelles ont été en très grande partie battues par des forgerons marocains, puisque l'acier destiné à la production autochtone était souvent importé.<sup>2</sup> Mais les lames de qualité plus pointue venaient généralement de l'étranger.<sup>3</sup> Reste à signaler que des lames « de seconde main » étaient aussi retravaillées.

Les lames de kummias sont relativement élancées. On remarque la courbure accentuée vers la pointe de la lame toujours à deux tranchants dans ce secteur et les ricassi<sup>4</sup> au talon de la lame. Sur chaque lame de kummia, nous trouvons un ricasso sur chaque face et toujours de longueur différente sans exception. Le ricasso le plus court se trouve toujours sur la face concave et mesure en moyenne quelques 4 cm, le plus long quelques 11 cm. La courbure de la lame part de la base du ricasso le plus long. Ce type de ricassi de tailles différentes est fort probablement d'origine hispano-mauresque, car ces ricassi dissymétriques se retrouvent déjà sur les dagues à oreilles andalouses du 15<sup>e</sup> s. (v. ill. 43 et encadré 1).<sup>5</sup>



Ill. 42 : timbre-poste marocain de 1952, kummias traditionnelles



Ill. 43: dague à oreilles hispano-mauresque du 15<sup>e</sup> siècle à deux ricassi dissymétriques (Sotheby's London, vente du 06/10/2010)

<sup>1</sup> Besancenot (1990:190) : « It is a very clearly reminiscent of the ancient Persian dagger. »

<sup>2</sup> Fischer (1899:15) : « De nos jours (ou dans le courant du 19<sup>e</sup> s.) toutes les villes du royaume possèdent des forgerons d'armes. Le matériau (donc le fer et l'acier) qu'ils travaillent provient presque uniquement d'Angleterre et d'Allemagne. »

<sup>3</sup> Selon Segonzac (1910:170) par exemple, par Agadir : « De même les anciennes lames de koumia, fabriquées en Angleterre, portaient comme marque de fabrique un bateau (v. ill. 99) ; de là leur nom Babour. » Ce mot dérive de l'expression espagnole « vapor » (vapeur).

<sup>4</sup> Ricassi est le pluriel de ricasso. Comme déjà décrit il s'agit de l'espace émoussé au talon de la lame. L'objectif du ricasso est d'augmenter la solidité de la lame et une protection contre l'auto-mutilation (v. aussi encadré 1).

<sup>5</sup> Comme déjà souligné dans le chap.1.2, l'Andalousie a tenu un rôle primordial en tant que voisin nautique du Maroc et partenaire commercial ainsi que, à la fin du 15<sup>e</sup> s. source de migration vers le Maroc. Une reprise des particularismes, comme les ricassi dissymétriques sur les lames est donc absolument possible – particulièrement lorsqu'ils génèrent une utilité protectrice (v. à ce sujet encadré 1). En accord avec d'autres auteurs espagnols, Rodriguez-Lorente (1964:72ff.) attribue l'origine du poignard à oreilles à la Perse et le développement vers la forme selon l'ill. 43 à la dynastie hispano-mauresque des Nasrid, donc Andalousie, période 1291 jusqu'à la fin de la Reconquista en 1492. Rodriguez-Lorente (1964:80) : « The end of the XV<sup>th</sup> century saw the end of the art of the Islamic armourers in Spain, but ear daggers of Moorsque type were still made in Italy ... ».

### 1.3.2 Ait Ouauzguite



Ill. 46: Variantes de la kummia Ait Ouauzguite, 19<sup>e</sup> s. (ou avant ?) ; (CP)

Devenu extrêmement rare actuellement, sa forme très frappante rappelant le « chapeau de gendarme » ou « bicorne » en France, a fait de ce poignard un objet recherché autant par les collectionneurs qu'un souvenir pour touristes et souvent un sujet pour peintres orientalistes au 19<sup>e</sup> s. Ricard (1934:39) rapporte que les artisans marocains de Souss en parlaient (dans les années 1920) comme du plus ancien modèle des kummias.

Au Maroc, ce type est généralement décrit comme Ait Ouauzguite, du nom d'une large confédération de 20 tribus installées dans le Centre Atlas, plus exactement dans le massif montagneux du Haut Atlas relié à l'Anti-Atlas (concrètement entre Taliouine et Ouarzazate, dans la latitude et entre Tizin-Tichka et Tazenakht en longueur). Les Ait Ouauzguites sont également renommés pour leurs tapis et leurs djellabas. Delpy (1960/61:52), à l'instar des maisons de vente aux enchères marocaines et françaises, parle de ce type de kummia comme d'un Tagmout (d'après une tribu berbère au sud-est de Taroudant, exactement entre Igherm et Tata). Il est tout à fait possible qu'il soit également produit là par des artisans Ait Ouauzguite<sup>6</sup> ou ait été copié par les artisans Tagmout.



Ill. 47: Chapeau de gendarme, Bicorne ou Cocked Hat : dénomination de sa forme en vagues et, e. a. couvre-chef des gendarmes sous Napoléon I<sup>er</sup>. Le chapeau de l'ill. 47 aurait été porté soi-disant par Napoléon lui-même. À la vente aux enchères de Bonhams à Londres en 2021 ce lot a réalisé 200,000 £. La raison : on a découvert un cheveu dans le chapeau dont l'ADN correspond avec ceci trouvé précédemment dans le squelette de Napoléon.

<sup>6</sup> Selon DELPY (1960/61:54) le type de poignard de la tribu Ida Ou Nadif qui sera décrit au chap. 1.3.3 est également produit à Tagmout. Celui-ci se trouve à la frontière sud de la région tribale Ida Ou Nadif.



III. 48 : Ludwig DEUTSCH (1855-1935): *The Palace Guard*, oil on panel (1888), détail de la peinture. Poignard au milieu de l'image : Ait Ouaouzguite de dimension imposante (les autres armes et le casque ne sont pas marocains !). Peinture vendue par Sotheby's Paris en 2018.

tailles variables : on trouve aussi bien des versions extrêmement minces (v. ill. 46, tout à gauche) tout comme des versions à grande échelle faites pour forcer le respect (v. ill. 46, tout à droite). Entre deux, toutes les gradations possibles.

Et comment en est-on arrivé à une forme de pommeau aussi peu pratique que très particulière ? Veut-elle représenter un croissant de lune, une puissante force symbolique de l'islam ?<sup>7</sup> À ce sujet, la littérature spécialisée cite occasionnellement les poignards à oreilles du Louristan (v. ill. 49). Même si le profil de sa poignée présente une grande ressemblance avec celui du « chapeau de gendarme », une influence directe reste fort improbable, car la civilisation du Louristan date de l'époque du bronze et à plus de cinq milles kilomètres dans l'ouest de l'Iran actuel. Tout aussi hypothétique l'affirmation d'un antiquaire de

Le poignard Ait Ouaouzguite est entièrement en métal et à la face externe « en relief ». Il porte toujours cinq cabochons pyramidaux, deux sur la poignée et trois sur le fourreau.<sup>7</sup> Ceux-ci ont – éventuellement – un caractère pratique (une meilleure prise en main ?), mais avant tout une signification magique<sup>8</sup>. Les saillies latérales sur la très mince fusée de la poignée, typique pour la plupart des kummias traditionnelles, ne sont plus que suggérées sur les Ait Ouaouzguites ou même totalement absentes. La cape du pommeau est toujours décorée de motifs polylobés. Les ciselures sont partiellement accentuées avec de la cire à cacheter rouge ou noire. Une bande mince est soudée au bout de la poignée du côté de la lame. Celle-ci est soit émaillée ou ornée de motifs en fils d'argent soudés. La face extérieure du fourreau est – comme sur tous les poignards traditionnels – en argent. Elle est soudée à la face postérieure (qui est en laiton) au moyen d'un fil de laiton tressé.

Les poignards Ait Ouaouzguites sont de formats et de



III. 49 : poignée d'un poignard à oreilles du Louristan



III. 50 : Le sphinx de Giseh avant les fouilles

<sup>7</sup> Ces cinq pyramides se retrouvent également sur les poignards Ida Ou Nadif (v. chap. 1.3.3), mais sur aucun autre type de poignards. Cette caractéristique parmi d'autres rend leur parenté indiscutable.

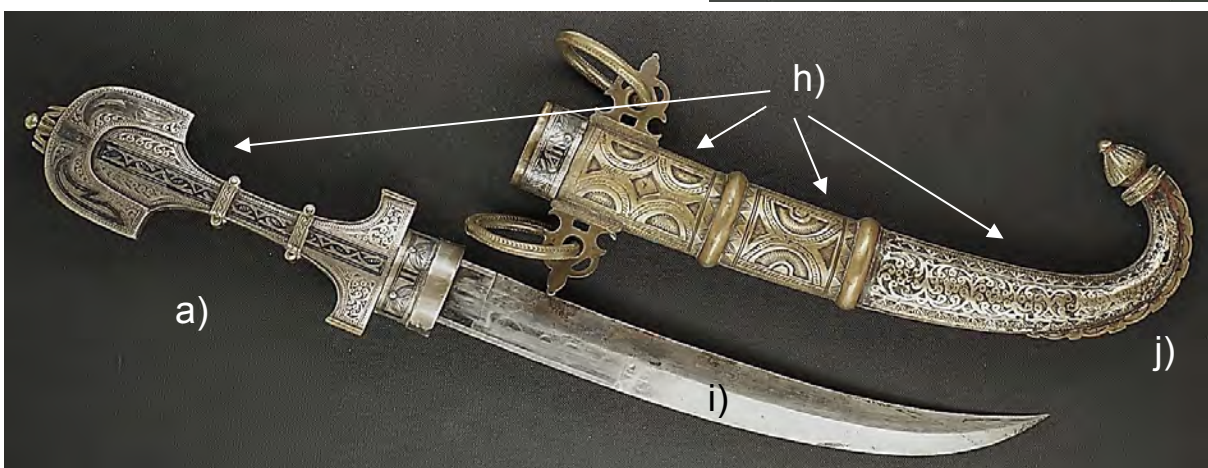
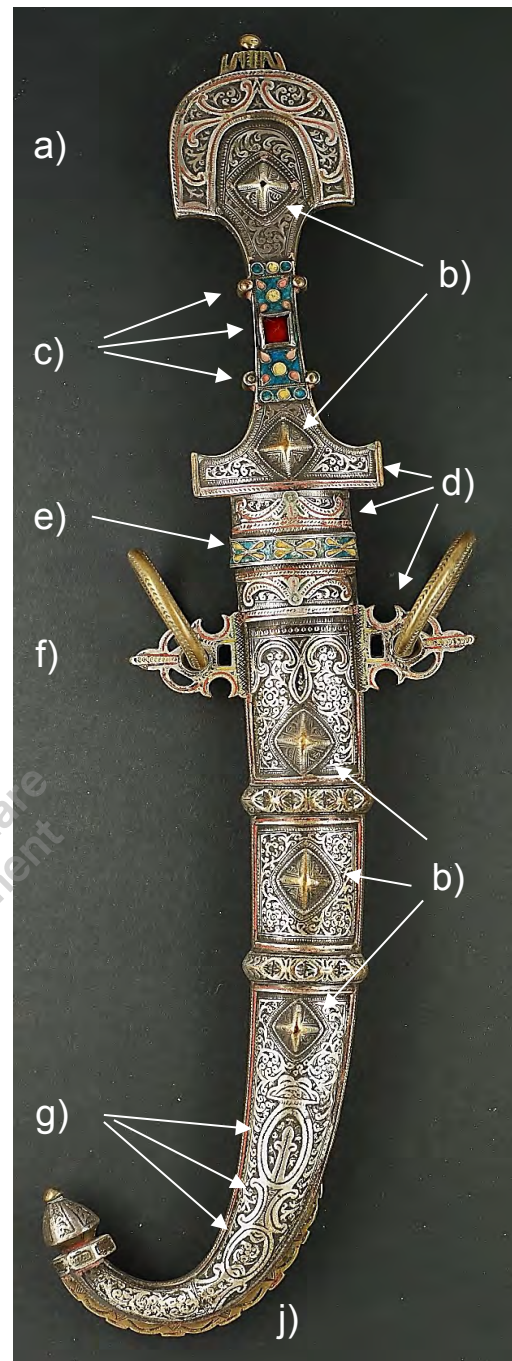
<sup>8</sup> Peut-être que ces saillies pyramidales remplissent une fonction supplémentaire. Car, en islam, toutes les saillies sont censées repousser le mauvais œil et le 5 (*Chamsa*), le chiffre magico-religieux doit protéger du mauvais œil (dit *ain*), qui se rapporte à l'avidité, la jalousie, la haine et porte malheur. *Chamsa* doit également être le symbole de la main qui repousse et protège des *djinns* invisibles (*dje-nounn*) qui répandent les maladies et autres fléaux, les démons nocturnes du monde souterrain qui peuvent toucher les enfants, les jeunes mariées et les femmes enceintes tout particulièrement (Weiss/Westermann, 1994:91). Une alternative d'explication moins occulte serait que les cinq pyramides symbolisent les cinq piliers de l'islam.

<sup>9</sup> Rouach (1989:36): «Pour l'Islam, le croissant (de lune) est symbole de la résurrection.»



Ill. 55 : Ait Ouazguite d'un niveau exceptionnel (s. : Lichir, antiquaire à Taroudant, 1991)

- a) Poignée avec fusée, à section quadrangulaire. Cape de pommeau en forme de fer à cheval avec souvent une virole ajourée, ciselée et en partie niellée pour fixer la soie de la lame sur la poignée. Le pommeau à deux couches est drapé d'argent, dont la couche supérieure est ajourée, accentuée par de la cire à cacheter rouge ou parfois niellée.
- b) Cinq cabochons pyramidaux beaucoup plus petits que sur le Ait Ouazouguite, deux sur la poignée et trois sur le fourreau. Rarement absents ou remplacés par des pierres en verre rouge.
- c) Au milieu de la poignée, soudés latéralement, des clous d'argent servant de crans de préhension (chaque fois deux à gauche et deux à droite). Entre eux, une petite plaque émaillée en cloisonné bleu et jaune de env. 4 x 1 cm, sur laquelle est sertie une pierre en verre carrée rouge, comme protection et pouvoir curatif.
- d) Sur toute la surface antérieure, utilisation de cire à cacheter et / ou nielle noire qui mettent en valeur les ciselures.
- e) Virole en argent cloisonné d'émaux pour recouvrir la poignée et la gaine du fourreau.
- f) « Oreilles » revêtues d'argent ajouré et richement ciselé, ponctuées de cire à cacheter rouge avec grandes boucles en laiton.
- g) Plaque d'argent à la courbure du fourreau, appliqué d'argent ajouré et découpé, motifs symboliques sans grande variantes. (v. ill. 58)
- h) Face postérieure en laiton gravé de motifs abstraits en relief (croissant de lune, soleil) qui, sur l'exemplaire ci-dessous, est revêtue à 70% d'une feuille d'argent ciselée et niellée. Le raccordement entre l'extérieur et l'intérieur du poignard est réalisé au moyen de fils de laiton tressés et soudés.
- i) Généralement – tout au moins sur les kummias – lame plutôt lourde.
- j) Feston qui renforce l'extrémité effilée du fourreau



III. 56 : *Ida Ou Nadif* (CP)



*III. 58 : ciselures de la courbure du fourreau : plaques d'argent découpées, ciselées, ajourées au bout à la courbure des fourreaux sur les poignards type Ida Ou Nadif. Sur les dix Nadifis examinés, les quatre variantes ci-dessus étaient représentatives, quoique les deux à droite ne sont apparues qu'une seule fois.*



*III. 59 : Marocain du Sud avec poignard du type Ida Ou Nadif et fusil à chargement par la bouche (photo : vers 1900)*



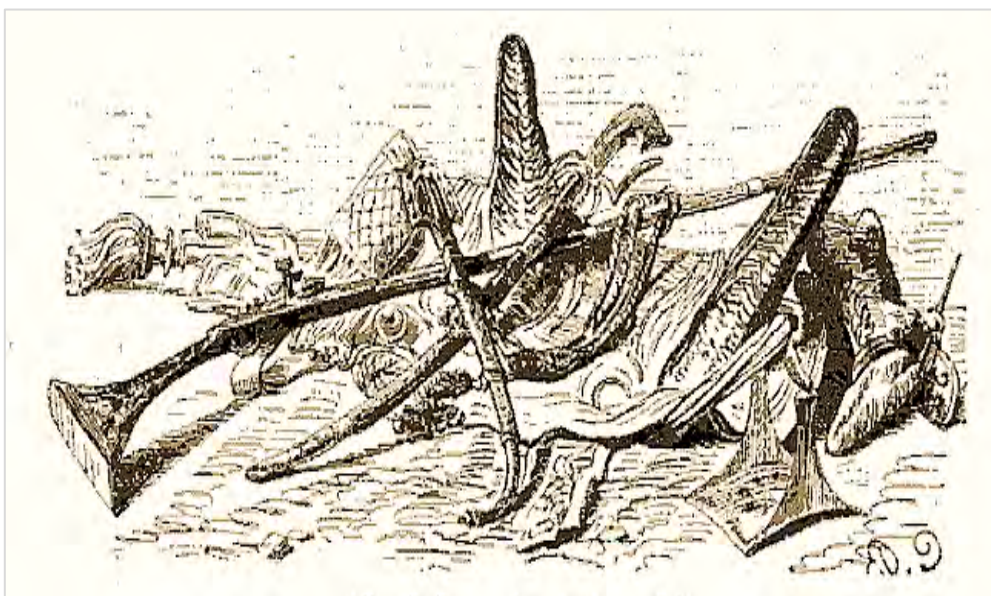
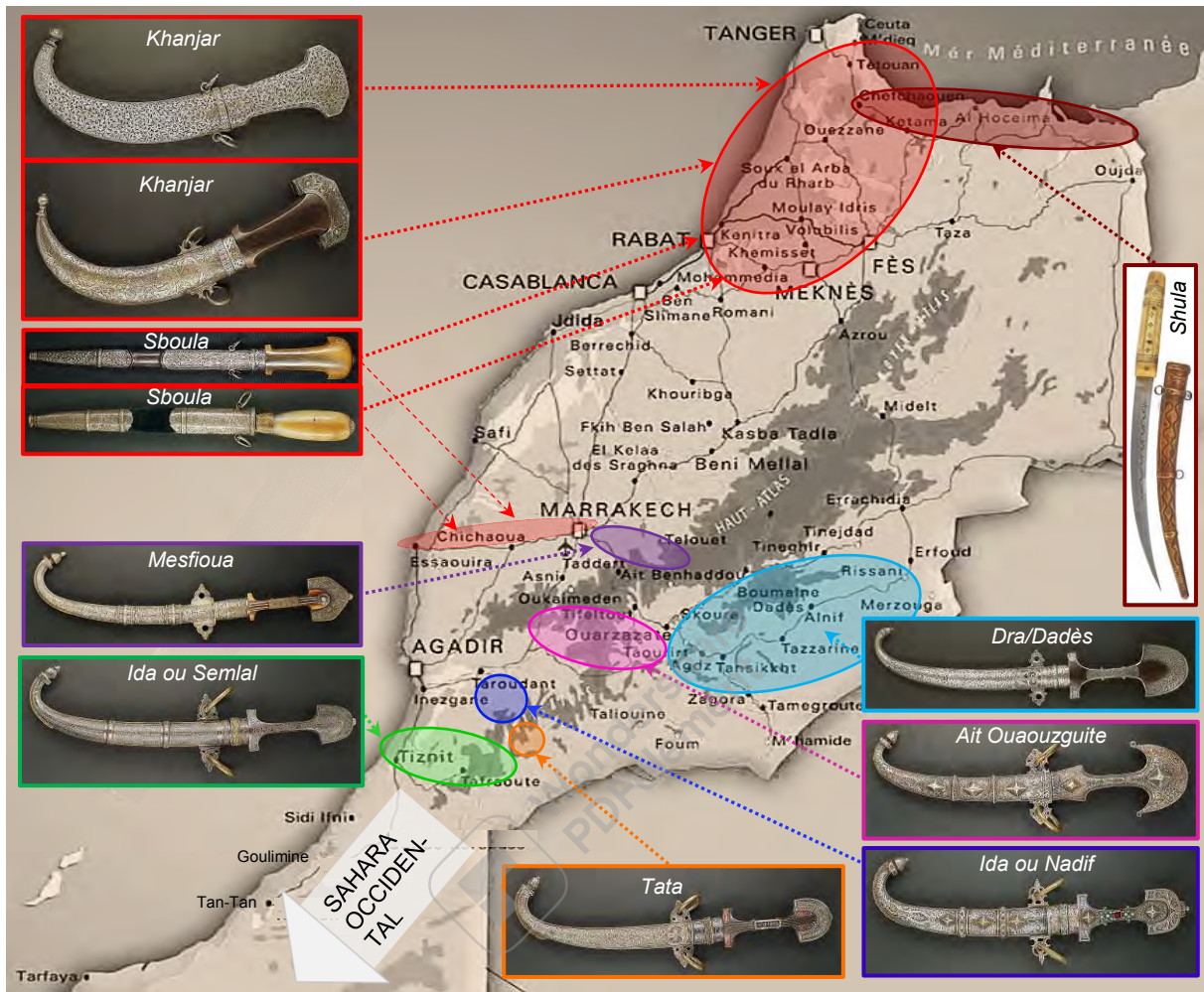


III. 60 : parade des Ida Ou Nadif ; toutes 19<sup>e</sup> s. (CP)



III. 61 : parade de plaquettes en cloisonné d'émaux au milieu de la poignée des poignards de l'ill. 60. La pierre en verre rouge est pour le Ida Ou Nadif obligatoire. Elle a – comme chez l'Ait Ouauzguite – une signification prophylactique (protéger du mauvais œil, des blessures etc.). Parfois on peut lire qu'elle remplace un grenat, plus exactement sa magie (vie, énergie, succès).

## 1.4 Provenances des principaux types des poignards marocains du 19<sup>e</sup> siècle



Ill. 78 : armement et selle d'un cavalier marocain (s. I. AMICIS, 1883:125 ; artiste : Cesare BISEO)

## 2. Armes à feu

« Un fusil est la première chose qu'acquiert un Maure et tirer est son plaisir le plus noble. »

Agrell (1798:59f)



Ill. 126 : Enrico COLEMAN (1846-1911) : *the Skirmish (Fantasia)* ; ca. 1900. Huile sur toile (extrait de l'image). Vendu à Christie's Londres en 2006.

Qui se rend au Maroc aura certainement le plaisir d'assister à une tradition équestre militaire connue sous le nom de « Fantasia » (arab. *laab el-baroud*, ou c'est-à-dire « jeu de la poudre »<sup>1</sup>), qui, selon Agrell (1798:57) est « ...la passion la plus noble et la plus solennelle des Maures. »<sup>2</sup> Montés sur des chevaux richement parés, jusqu'à cinquante cavaliers fastueusement vêtus galopent en formation en ligne sur une distance d'environ 200 mètres. Ils partent au petit galop pour, sur un signe se lancer au grand galop. Durant cette course scandée de cris de guerre, les fusils chargés de décorations tournoient, sont jetés en l'air et rattrapés pour tirer, autant que possible, à l'unisson.<sup>3</sup> Encore aujourd'hui, les seuls fusils utilisés pour la Fantasia sont ceux à chargement par la bouche et, pour certains, d'un âge avancé. Il est devenu

<sup>1</sup> Des fantasias se déroulent lors de chaque moussem (fête régionale, parfois religieuse). Mais c'était (et c'est) aussi un rituel fixe à l'occasion de toutes fêtes ou réceptions.

<sup>2</sup> Il faut ajouter que la manière de traiter les chevaux n'est ni noble ni correcte.

<sup>3</sup> Selon Augustin (1838:35s.), Lenz (1884:243) ou Cunninghame Graham (1997:287) le déroulement de la Fantasia prend son origine dans la tactique d'attaque de la cavalerie maghrébine qui se lançait de la même manière brutale sur l'ennemi (*al-karr*), tirait au grand galop pour retenir brusquement leurs chevaux en pleine action, à faire demi-tour et à se retirer en une fuite simulée (*al-farr*), pendant que simultanément la seconde vague de cavaliers ou d'infanterie pouvait s'élancer à l'attaque (v. à ce sujet encadrés 36-38). La Fantasia est donc la simulation d'une tactique d'attaque traditionnelle des troupes à cheval marocaines, qui étaient encore armées d'arcs et de lances jusqu'au 18<sup>e</sup> s. Windus (1725:5ff.), qui a parcouru le Maroc en 1721, a été spectateur de fantasias avec des lances à Tétouan. Les « jeux

Une autre raison de cette surprenante fidélité envers le « *bou-chfer* » est que les ressources marocaines permettaient non seulement la fabrication de l'ensemble de l'arme, mais encore de la réparer. S'y ajoute que les accessoires nécessaires (projectiles, silex et poudre noire – celle-ci de moindre qualité) étaient produits au Maroc où pouvait y être trouvés. Cette autonomie était déjà plus limitée pour les moukhalas à percussion (v. chap. 2.1.3) puisque qu'il fallait importer les amorces, difficiles à fabriquer, cause de frais et de problèmes supplémentaires (livraison, taille exacte, etc. !). Quant aux fusils à chargement par la culasse (v. chap. 2.3), la dépendance avec l'étranger était encore plus évidente.

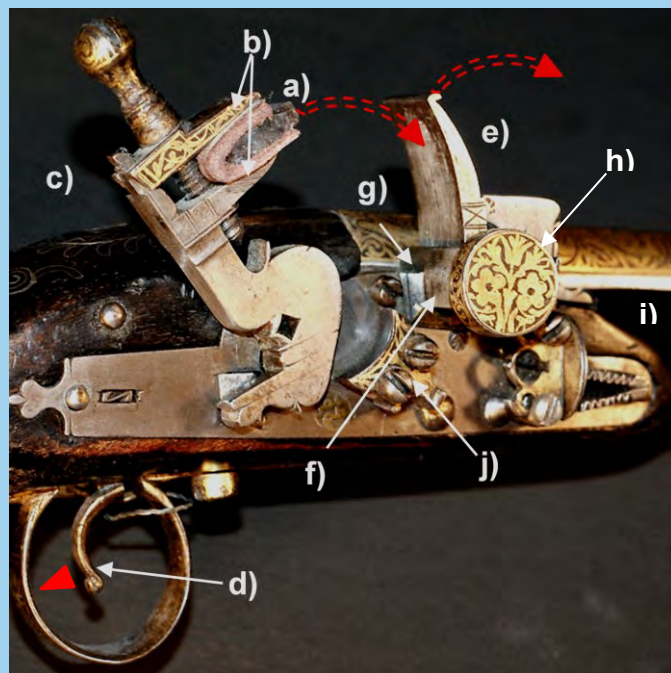
En résumant les observations précédentes, on peut dire que les « *Barbary guns* » importés ont été, et ce dès la première livraison, plus ou moins adaptés et ornements au goût autochtone, il suffit de comparer le mousquet anglais à droite sur la ill. 133 ci-dessus avec ce moukhala sur marocain du 18<sup>e</sup> s., fort possiblement importé qui a été ensuite « marocanisé ». Il présente de nombreux traits européens non seulement sur le plan technique mais aussi formel, alors que l'ornementation de la crosse est sans doute marocaine.

Comme les platines, les canons étaient aussi produits au Maroc (v. Joly, 1907:362s.), l'arme pouvait être entièrement manufacturée dans le pays. Difficile de préciser à partir de quand, mais cette activité indépendante locale a permis le développement d'un cachet et de marques spécifiques. Ainsi il n'est guère étonnant que des types régionaux caractérisés aussi bien dans la forme de la crosse, les matériaux utilisés et l'ornementation soient apparus. Ce qu'illustre à la suite la présentation de sept types de moukhala à chenapan. Deux du nord du Maroc et cinq du sud.

#### Encadré 7 : fonctionnement de la platine à chenapan

Sur le chien était fixé un morceau de silex (chaque pierre durait environ une centaine de coups). Lors de la pression sur la détente, le silex heurtait fortement la lamelle de fer (appelée feuille de batterie) à la surface rugueuse, ce qui provoquait une forte étincelle. Du même coup le couvercle au-dessus du bassinet d'allumage (nommé couvre-bassinnet), est repoussé vers l'avant, et les étincelles tombent dans le bassinet ouvert rempli de poudre noire, provoquant la déflagration.

- a) Silex
- b) Serre-pierre
- c) Chien
- d) Détente
- e) Feuille de batterie
- f) Bassinet
- g) Couvercle-bassinnet (invisible !)
- h) Bouclier de bassinet
- i) Canon
- j) Tampon



Ill. 134: la platine à chenapan, très populaire au Maroc pendant 300 ans

### 2.1.1.2 Moukhalas du Maroc du nord




#### Moukhala type Tétouan

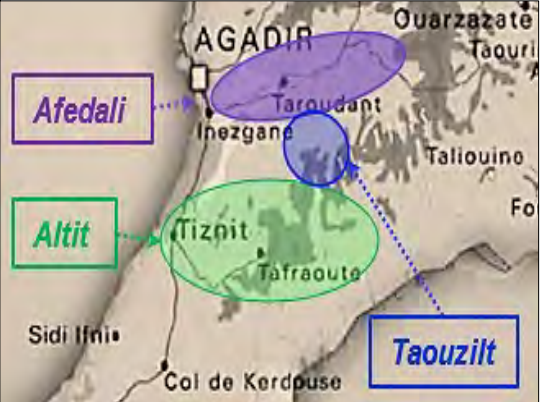


Ill. 135 : moukhala luxueux type Tétouan, 19<sup>e</sup> s. Frises florales et végétales en fils d'argent sur l'ensemble de la crosse ainsi que gravures en fer, incrusté d'argent sur le canon et la platine. Inscription en bas à droite indéchiffrable (CP)

### 2.1.1.3 Moukhalas du Maroc du sud

Comme Delhomme (1917:123ss) l'a constaté, le sud marocain a produit trois variantes de fusils, très différentes tant sur le plan de la forme que de l'ornementation et toutes trois produites dans la région actuelle de Souss-Massa. Il a introduit les termes berbères :

| Type            | Région de production                        | Exemple d'une crosse de ce type   |
|-----------------|---|---|
| <i>Afedali</i>  | Taroudant, vallée de l'Oued Souss           |  |
| <i>Altit</i>    | Anti-Atlas (en partic. Tiznit et Tafraoute) |  |
| <i>Taouzilt</i> | Haute vallée du Souss/région Igherm         |  |



À l'instar des kummias, les moukhalas étaient populaires bien au-delà de leur région d'origine, comme le prouvent l'ill. 155 ainsi que diverses sources littéraires.<sup>1</sup>



Ill. 155 : guerriers du Maroc du sud avant les remparts de Taroudant avec chenapan-moukhalas de types Afedali et Altit (photographie années 1910). Segonzac (1910:170) rapporte aussi qu'il a observé en 1905, proche du Souss ces deux modèles ensemble.

<sup>1</sup> Ainsi, p. ex. Loti (2017:286) a reçu d'un Pacha de Fès en 1889 un moukhala de Souss. Dans le basar de Meknès, Loti (2017:289) s'est vu proposer de « longs fusils du Souss ».



Ill. 164 : moukhala à chenapan de type Altit ; 19<sup>e</sup> s.

## 2.1.2 Pistolets à chenapan

Dans un certain sens, il est surprenant de constater que les pistolets à chargement par la bouche étaient nettement beaucoup moins répandus que les moukhalas (Simou, 1999 :50), alors que les pistolets, plus maniables, auraient été particulièrement adaptés à la cavalerie et à la technique d'attaque marocaine (faire feu au grand galop). Le cavalier aurait aussi pu être armé de plusieurs pistolets, ce qui aurait nettement augmenté l'effectivité de l'attaque. Cependant et selon usage, les pistolets ont de nets désavantages par rapport aux fusils comme, par exemple, le manque de précision et la distance de tir.

Hopkins explique, entre autres, que la rareté des pistolets est due au style de vêtements, particulièrement dans le sud du Maroc, où les ceintures ou les baudriers pour y loger le pistolet étaient inconnus.<sup>1</sup> Mais cette « absence » de pistolets se laisse d'autre part expliquer par la différence du « potentiel de parade » clairement plus efficace d'un moukhala long et élégant richement décoré, vu que, finalement, les armes, et tout particulièrement au Proche-Orient, ont toujours aussi été un objet d'apparat.

Lorsque les pistolets à chargement par la bouche tenaient un rôle, il s'agissait principalement de pièces importées d'Europe ou de Turquie (elle aussi livrée en grand style par l'Europe) et qui ont été parachevés au goût marocain<sup>2</sup>. Des pistolets à chargement par la bouche autochtones, entièrement fabriqués sur place sont pratiquement inexistantes dans les musées, les collections ou les ouvrages et articles spécialisés<sup>3</sup>. Et pourtant, ils ont existé ! À l'instar des moukhalas, ils ont été équipés d'une platine à chenapan généralement importée.

Delhomme (1917:126) explique que les pistolets à chargement par la bouche étaient l'armement des marchands et des caravaniers. En outre, ils semblent avoir aussi joué un certain rôle dans la cavalerie du Sultan, comme l'a constaté Saint Olon déjà à la fin du 17<sup>e</sup> s. (v. encadré 13). Rohlf (1873:90) le confirme dans ses observations à Fès en 1862 : « Le cavalier porte un long fusil à silex et un sabre relativement droit comme armement ; qui y ajoute 1 ou 2 pistolets pense être équipé de la meilleure manière. »

Rien de surprenant à ce que – tout comme pour les moukhalas – leur forme, leur ornementation et les platines permettent de leur attribuer une provenance claire entre le sud et le nord.

Les pistolets du nord du Maroc sont équipés des mêmes platines « plates » que celles dont il a été question sur les moukhalas ; les exemplaires luxueux ont un koftgari en or sur la platine et le canon. La crosse est généralement dotée d'une chape en argent

**Encadré 12** : l'ambassadeur du royaume d'Angleterre a participé à une rencontre avec le Sultan Moulay Ismail (reg. 1672-1727) dans son palais à Meknès en 1720. Voici le début du journal de Pellow (1742:65):

« ..., the End of his Cymiter (ancien terme anglais pour le sabre) hung out; it was covered with Gold, and handsomely set with large Emeralds; his Saddle was covered with Scarlet Cloth, embroidered with Gold, with **one Pistol in a Cloth Case**, on the Left Side.»

<sup>1</sup> Hopkins (manuscrit inédit, chapitre «pistols»): «Only in certain areas of Morocco, those under Arab and largely in the North, was the habitual dress the cloak opening onto a wide sash, under which, in the manner of more Eastern peoples, pistols and belt-daggers could be secured; and there, too, that carried was likely to be a dagger.» Pidou (1695:115), qui a fait les observations suivantes à la cour Royale marocaine à la fin du 17<sup>e</sup> s. écrit à ce sujet : « Les Armes de la cavalerie, qui est toujours près la personne du Roy, & toute composée de Noirs, font des Fusils & des Cimenterres avec quelques Pistols à la Ceinture, ... »

<sup>2</sup> Exemples de ceci voir Tirri (2007:596). À partir de la fin du 19<sup>e</sup> s., on trouvait au Maroc aussi des armes à feu de poing modernes, donc des revolvers et des pistolets semi-automatiques venus d'Europe ou des USA ; un armement moderne des troupes autochtones était de première importance avant tout en rapport avec les conflits coloniaux (p. ex. guerres du Rif).

<sup>3</sup> Exemples : Aucun pistolet marocain ne se trouve dans la collection de Charles Buttin (v. 1933). Et Delhomme (1917:126) consacre à peine deux lignes aux pistolets autochtones.

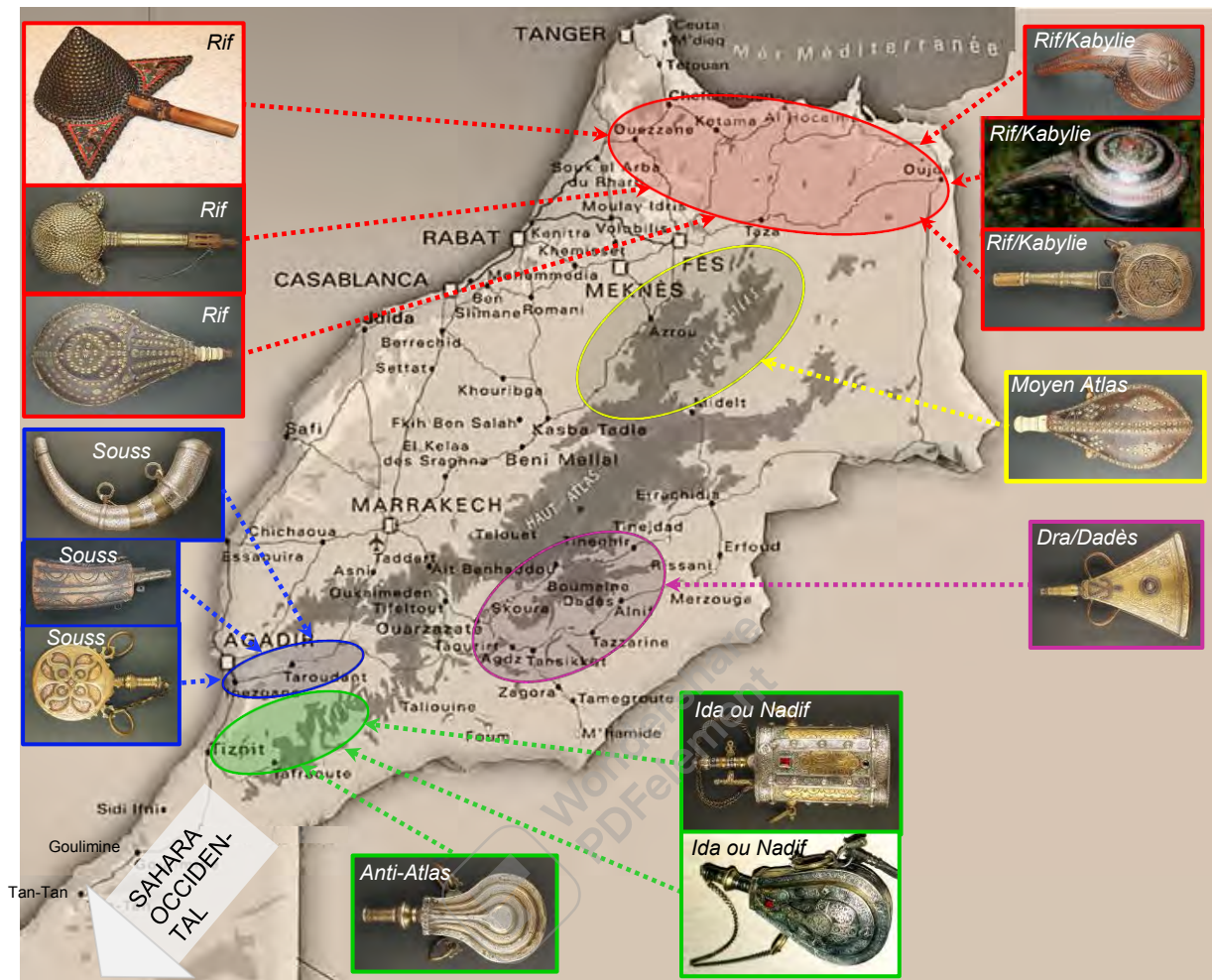


## 2.1.2.1 Pistolets du Maroc du nord



Ill. 177 : rareté absolue ! Paire de pistolets d'apparat ; 19<sup>e</sup> s. faits à Tétouan ou Meknès. Chape de crosse et capucine en argent champlevé d'émaux noirs et verts ; koftgari en or sur le canon, la platine et le poutet de détente ; frises florales et végétales en fils d'argent sur la manche. Jusqu'à 1975 collection Frank Beavers, Los Angeles ; jusqu'à 1999 Michael C. German, Londres (CP).

## 2.2.4 Provenances des principaux types des boîtes, poires et cornes à poudre marocaines



Ill. 218b : boîte à poudre du Soous comme motif de timbre-poste marocain (v. le même type sur ill. 209)



III. 223 : Max TILKE (1869-1942): Le pacha et sa garde. Aquarelle ; daté 1916. Le soldat à gauche porte un moukhala à chenapan, type Tétouan et le soldat au milieu une carabine Chasse-pot. Aquarelle vendue aux enchères par Million, Paris en 2019



III. 224 : cavalerie du Caïd Ahmed Bzioui. La plupart des fusils sur cette photo sont des Chasse-pots marocanisés ; carte postale, 1918.

## Encadré 18 : Petite histoire des fusils au Maroc

| Siècle/<br>année                   | Étapes du développement  |
|------------------------------------|--|
| 16 <sup>e</sup>                    | Import de mousquets et d'arquebuses  |
| 17 <sup>e</sup>                    | Import de fusils à chenapan (par exemple «Barbary guns» de l'Angleterre); probablement adaptations au «goût» marocain  |
| Milieu 17 <sup>e</sup>             | Fabrication autochtone de fusils à chenapan au Maroc sur la base de platines et de canons importés ; début de personnalisations régionales concernant les formes de crosses et ornements |
| 18 <sup>e</sup> et 19 <sup>e</sup> | Fabrication autochtone de fusils à chenapan ; partiellement sur la base de platines et canons importés, partiellement en autonomie totale ; démarcations régionales                      |
| Env. 1880                          | Apparition des moukhalas à percussion  |
| Env. 1880                          | Apparition des fusils à chargement par la culasse  |
| 1890                               | Ouverture de l'arsenal « La Makina » à Fès ou ont été produits pendant quelques temps aussi bien des fusils à chargement par la culasse que des cartouches et des canons.                |



III. 225 : Caïd avec entourage, photographie vers 1930

### 3. Sabres (nimcha)<sup>1</sup>

#### 3.1 La nimcha du Maroc

La nimcha est le sabre marocain typique. Tout comme la kummia et le moukhala, il était symbole de respect et de fierté et, selon Perigny (1918:162f), « la première et la plus noble des armes ». En conséquence la nimcha était réservée à une classe privilégiée (Bonelli, 1882:49).

Elgood (1994:10) rappelle que le sabre tenait un rôle essentiel dans le combat tant que les armes à feu n'étaient qu'à un tir. De là la fonction importante de la nimcha comme arme de combat, et ce jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> s., puis à des fins de parade et de représentation jusqu'au 20<sup>e</sup> s.

La nimcha se portait aussi bien monté qu'à pied.<sup>2</sup> Cette épée d'un style spécifique est parfois enrichie d'ornementations exceptionnelles : la poignée est généralement en corne (sur les exemplaires luxueux en corne de rhinocéros), plus rarement en bois et très rarement en ivoire ou revêtue de feuilles d'argent. Sa forme est très caractéristique : la fusée et le pommeau forment une crosse à angle droit avec une encoche pour le petit doigt. À la base de la fusée, une bague en argent ciselé souvent émaillé. La garde est en fer, sur les armes de luxe damasquinée d'argent ou d'or avec des motifs floraux, des rinceaux et des entrelacs. Quatre quillons terminés par des boutons en forme de gouttes ; deux à gauche, deux à droite de la lame. Le quillon à l'extérieur à droite est beaucoup plus long que les autres et forme un arc de jointure à angle droit, servant à protéger les doigts et le dos de la main. Les trois autres quillons sont recourbés vers la pointe de la lame et arrangés en parabolique. La justification de ces quillons est classique : assurer la protection de la main.<sup>3</sup>

Selon le catalogue de l'exposition « Les Cavaliers Saadiens » (2016 :29) la nimcha a fait son apparition au Maroc à l'époque des Saadiens (rég. de 1554 à 1659). Et a. m. e. : « Inspiré du 'saif' arabe, le Nimcha marocain combine



Ill. 226 :  
luxueuse  
nimcha à poi-  
gnée en ivoire

<sup>1</sup> Le terme berbère « nimcha » s'est aujourd'hui imposé au Maroc ainsi que dans les cercles de collectionneurs ou les musées pour désigner les sabres longs marocains, bien que, étymologiquement parlant, ce mot signifie « sabre court ». Cependant Buttin n'utilise jamais ce terme mais parle de « sabre marocain » ou de « sif », plus exact. « saif » (v. Buttin, 1939:17ff. et 1933:270ff.). Même Elgood (1994:10 et 12) préfère le terme de « Moroccan saif » et utilise le mot nimcha pour le Cutlass maritime équivalent arabe (qui est effectivement un sabre court ; v. ill. 246). Selon Fischer (1899:6), sif ou seïf était, à la fin du 19<sup>e</sup> s. « au Maroc, uniquement connu comme nom d'une sorte antique de sabre fortement recourbé. » Il est possible qu'il veuille parler du sabre court et courbe de l'ill. 246, nommé par Elgood, comme dit précédemment, « Arab nimsha » et désigné dans ce texte sous le nom de « nimcha corsaire » (v. chap. 3.3). Néanmoins : On utilise ici pour le sabre marocain le nom autochtone et établi, à savoir « nimcha ».

<sup>2</sup> Agrell (1798:XIVf.) limite à la cavalerie le port du sabre dans l'armée marocaine à la fin du 18<sup>e</sup> s. Pour le nord du Maroc, Foucauld (1888:24) le confirme encore au 19<sup>e</sup> s. : « Les sabres sont rares dans cette région; les cavaliers seuls en ont. » Pareil pour la tribu Glaoua : « On ne voit plus de sabres qu'aux cavaliers ... » (Foucauld, 1888:82). Mais dans le Moyen Atlas, (région au sud de Beni Melal) il relativise sa remarque : « ... tout le monde porte le sabre » (Foucauld, 1888:73). Donc pas exclusivement réservé à la cavalerie.

<sup>3</sup> Une critique souvent lue sur la garde de la nimcha est qu'elle ne protège qu'imparfaitement la main et est incapable de bloquer les coups de taille glissant le long du plat de la lame (v. Buttin, 1939:21 ou Vigy, 1924:122). La raison : il n'y a presque jamais de garde perpendiculaire au plat de la lame, ni coquille ni pitons (qu'on trouve sur les épées espagnoles) capables d'arrêter les coups dits « coulés » qui glissent le long du plat de la lame (Vigy, a.m.e.). Un grave désavantage, puisque les deux côtés du poing sont mal protégés. Mais il faut néanmoins mentionner que ce problème existe sur beaucoup d'épées et de sabres dans le monde entier (à l'extrême, par exemple, sur la chachka caucasienne, le yatagan ottoman, la kattara d'Oman etc.). L'avantage de cette courbure des quillons en forme de



Ill. 234 : Jean-Joseph BENJAMIN-CONSTANT (1845-1902): Le Sultan du Maroc recevant une ambassade européenne (détail). Huile sur toile, avant 1885. Image à gauche, milieu: Soldat de la Garde Impériale. A droite: Elargissement de ce soldat. Najd Collection, vendu à Sotheby's 2019.



Ill. 235 : Victor EECKHOUT (1821-1880): Mokhazni à cheval à Tanger, équipé d'un moukhala et d'une nimcha (détail). Huile sur carton, daté 1874. Vendu aux enchères par Million, Paris en 2019



Ill. 236 : Edwin Lord WEEKS (1849-1903): Moorish Guard avec nimcha de parade et bandoulière à pompons (détail). Huile sur toile, ca. 1878. Metropolitan Museum of Art, New York



Ill. 237 : Nimcha de parade à poignée en corne de rhinocéros, avec garde et quillons en acier incrustée d'or; bandoulière de soie jaune à garniture en argent et à pompons jaunes. Fourreau recouvert de velours de soie rouge et à grandes garnitures en argent doré, ciselées et émaillées de vert et noire. Lame européenne à un tranchant avec une gouttière. Lame fait pour le Maroc, incrustée d'or et datée 1292/1876 ; Tétouan, Meknès, Fèz ou Marrakech (CP)

## 5. Brefs regards sur un passé lointain

### Les caravanes

**Encadré 22 : petit traité de « caravanologie »** (sources : Schütz, 1831:392 et autres) :



- Vers la fin de l'hiver, une caravane partait chaque année de Fès direction Tombouctou à 2000 kilomètres.
- La durée effective du voyage était de 54 jours.
- Les places de marché les plus importantes étaient des haltes obligatoires, ce qui fait que la caravane n'atteignait Tombouctou qu'au bout de trois mois.
- Les caravanes de diverses régions convergiaient pour n'en former qu'une de plus de 1000 dromadaires.
- Un dromadaire pouvait rester jusqu'à 10 jours sans boire.
- Il portait en moyenne 200 kg et couvrait 40 km par jour.
- Le chef de la caravane et toute l'équipe accompagnante marchaient généralement à pied.
- C'est en 1937 qu'est partie la dernière grande caravane de Tafilalt (sud est du Maroc) à Tombouctou formée de plusieurs milliers de dromadaires.

**Encadré 23 :** le commerçant anglais James Grey JACKSON a vécu de nombreuses années au Maroc vers la fin du 18<sup>e</sup>/début du 19<sup>e</sup> s. Il a publié un livre sur différents aspects commerciaux, culturels, sociaux etc. (Jackson, 1810:200):

«In the year 1805 a caravan proceeding from Timbuctoo to Tafilalt was disappointed in not finding water at one of the usual watering places, when, horrible to relate, the whole of the persons belonging to it, 2000 in number, beside 1800 camels, perished of thirst! Accidents of this sort account for the vast quantities of human and other bones, which are found mingled together in various parts of the desert.»

Et (Jackson, 1810:202s.):

«In the year 1798 an *akkabaah* (caravan) consisting of two thousand camels loaded with Soudanic produce, together with seven hundred slaves, was plundered and dispersed, and many were killed.»

Et enfin (Jackson, 1810:204s.):

The articles transported by caravans from Fas to Timbuctoo, are (selection)

- German and Irish linens
- Bengal and Italian silk
- red woolen caps (*fès*), turbans
- coral and amber beads, pearls
- coffee sugar, pepper, tobacco
- etc.

Articles on the way back from Timbuctoo to Fas (selection):

- gold dust, bars of gold
- gold jewellery
- ivory
- slaves
- gum
- ostrich feathers
- etc.



## La chasse

**Encadré 25 :** Pierre-Raymond Brisson était un officier de l'Administration coloniale française. En décembre 1783, il s'est embarqué direction le Sénégal. Ayant fait naufrage sur la côte atlantique près de Mogador, il a été fait prisonnier, une action courante à l'époque, et est resté captif 14 mois durant. Ici un extrait de son journal sur la chasse aux autruches dans le sud du Maroc (Brisson, 1792:39s.) :

«As horses are indispensably necessary for this species of hunting, it is undertaken by horsemen alone, who go out twenty together, and ride against the wind at about a quarter of a league distance, behind one another. They rush upon the animal as soon as they perceive it.

The ostrich, being unable to make use of it's wings against the wind, turns towards them, and easily avoids the first horseman. If it's agility save it from the second and third, it is impossible for it to escape the rest. They seldom have recourse to their musket to knock it down; a stick, about two feet in length, sufficing to bring it to the ground. They then lose no time in killing it, pluck out it's feathers, divide them as well as the flesh, and retire each to his family, where they do not fail to regale themselves with the produce of their sport.»



*Chasse aux autruches au Maroc*

**Encadré 24 :** envoyé de la reine Victoria, l'anglais Sir Drummond Hay a visité le nord du Maroc vers 1840. Ici un extrait de son journal (Drummond Hay, 1844:22) :



«He went on to tell us that in the country of Reef, where he often hunted the lion, each man goes armed with a gun, a dagger, and three or four iron-tipped stakes. A hole about four feet in depth is dug, just wide enough for each man to crouch down in. The stakes are then driven into the ground with their iron points slightly inclined outwards; each sportsman, as in boar-hunting, takes his station in these places of safety, which are dug in the tracks of the lion.

The beaters, making a great noise with the drums, and shouting and firing of guns, drive the game towards the hunters: should they wound the lion, he generally spring at the man that fired, who immediately stoops, and the lion, falling on one of the stakes, is dispatched with their daggers.»

**Encadré 26 :** Heinrich Freiherr von Maltzan a visité l'Algérie et le Maroc la fin d'années 1850 début 1860. Ci-dessous, le récit d'une chasse au lion de l'Atlas, une race pratiquement disparue déjà au début de 1860. Le dernier lion de l'Atlas, animal héraldique du Maroc, a été abattu en 1922. Maltzan (1872:157) :



*Lion de l'Atlas du ZOO Hanovre*

« Les paysans arabes avaient de fait une autre technique pour chasser les lions sans danger ; c'était la « chasse dans le silo ». Le silo est une hutte en terre à moitié enterrée en forme de coupole basse dans laquelle on ne peut accéder que par une porte très étroite et munie de d'embrasures. Cette chasse se déroule la nuit, comme tout chasseur de lion sensé le sait. Une chèvre est attachée devant la hutte, les chasseurs se dissimulent dans la hutte, l'un tient un agneau qu'il maltraite pour le faire gémir. Aux gémissements de l'agneau répond la mère et ses bêlements attirent dans la plupart des cas les lions en maraude dans les environs. Dès que celui-ci est occupé à dévorer la chèvre, les arabes se mettent à tirer, un des tirs le blesse mortellement, mais jamais sur place, car il faut une balle explosive pour ce faire ; dans la plupart des cas, l'animal n'est que légèrement blessé et même souvent le tir l'a complètement raté. »



## Le tir

### Encadré 31 : un employé du consulat suédois sur l'habileté au tir des Maures

Secrétaire du consulat suédois à Tanger en 1789, Olof Agrell, a parcouru le Maroc et est resté jusqu'à 1791 dans le pays. Quelques années plus tard, il a publié ses souvenirs. Un extrait (Agrell, 1798:67) :

« De fait, les Maures sont des tireurs très habiles. Ils s'exercent aussi sans cesse. Les habitants de Tanger vont presque journellement devant les murailles et tirent sur des cibles pendant tout l'après-midi. J'y étais aussi souvent et mes amis m'ont offert de participer, ce que j'ai volontiers fait. Ils tirent longtemps et ratent.

**Encadré 33** : le baron austro-hongrois Ferdinand Vincenz von Augustin s'est rendu de Tanger à Fès en 1830 mandaté par la cour impériale autrichienne. La raison de ce voyage était le traité de paix après le pillage de deux navires marchands autrichiens par des Marocains. Augustin a publié un livre de ce voyage. Un extrait écrit à Tanger (Augustin, 1838:54f.) :

« Ici commencent généralement les tirs de fête ; mais quel bruit, quelle confusion à cette occasion ! Quelques Marocains derrière chaque arbre, chaque haie, qui tirent avec leur fusil. Aussi beau que soit ce spectacle dans le feuillage sombre des haies et des arbres dans la pénombre de la nuit tombante, ce n'était tout de même pas très agréable d'entendre les pierres chargées dans les armes siffler à nos oreilles, que ce soit par excès de fougue ou par pure méchanceté ... »



Ill. 213 : Oujda (Maroc du nord oriental) : soldat de la Mahalla du Sultan avec son moukhala à chenapan, photographie de 1892

**Encadré 32** : Hugh E. M. Stutfield s'est rendu plusieurs fois au Maroc vers 1880. Ici, son récit d'une démonstration de tirs avec des moukhalas (Stutfield, 1886:183) :

« He fired a shot from his own piece for our edification. It took him some time and all his strength to cock it, but having at length succeeded, he pulled the trigger, but nothing happened. A little priming was added, this time with a better result. As the hammer fell, a blinding stream of smoke and flame issued from the pan for a few seconds, till at last the thing went off with a bang about two yards wide of the mark. »



Ill. 214 : palais du grand vizir à Meknès. (Amicis, 1883:216)

**Encadré 36 :** Maurice Keatinge, envoyé anglais, s'est rendu à Marrakech en 1784/1785 avec une délégation de la cour d'Angleterre. Le but de cette mission était de « développer » les relations avec le Sultan. Dans son récit de voyage, une remarque sur la conduite de la guerre et autres détails sur l'armement des troupes du Sultan (Keatinge, 1817:324ss.) :

«The mode of warfare, ... , is to give one fire by the cavalry when advancing and at gallop. Then they throw the musket into the left hand, the butt upwards, and draw the sabre. The infantry charge in a cluster, without any rank, even in front; and a reward is given to him who first brakes into the enemy. The post of the officer is in the rear. The Moors do not attempt to bring the artillery into the field ... There is no denomination of rank in the military line ... The musket of the cavalry is five, that of the infantry six feet long; they are home-manufactured, very short in the butt, well executed, and will carry a ball point-blank a hundred-and-seventy yards. The chief-exercise of the cavalry is, as has been observed, firing at full gallop.»



*Firing at full gallop (Keatinge, 1817:324)*

**Encadré 37 :** secrétaire du consulat suédois à Tanger en 1789, Olof Agrell, a parcouru le Maroc et est resté jusqu'à 1791 dans le pays. Quelques années plus tard, il a publié ses souvenirs. Voici un extrait sur les tactiques d'attaque de l'infanterie marocaine (Agrell, 1798:68):

« ..., comme on me l'a dit, leur attaque consiste à lancer les troupes groupées contre l'ennemi sous les cris habituels de Ha-ha-ha-ha, et de tirer en pleine course, sur quoi, ils tournent bride pour se reposer. Entre temps, une autre troupe lance la même offensive. Dans la mêlée, ils se servent de leurs poignards et de leurs couteaux. »

**Encadré 38 :** le commerçant anglais James Grey Jackson a vécu de nombreuses années au Maroc depuis la fin du 18<sup>e</sup> s. En 1809 il a publié un livre sur différents aspects économiques, culturels, sociaux, religieux, historiques etc. Exemples (Jackson, 1810:139) :

«A party start off together, and running full gallop, fire their muskets, and stop short close to some wall, those being considered the best horsemen who approach nearest to the wall, and stop shortest: they then return, load again, and renew the race.»

Ou (Jackson 1810:147) :

«Gunshot wounds are cured by the actual cautery (*fr. cautère ou brûlage*).»



Ill. 216 : John Evan HODGSON (1831 - 1895): *Army reorganisation in Morocco 1872*. Oil on canvas. Sold by Christie's London, 2008

**Encadré 39 :** Pierre-Raymond Brisson était un officier de l'Administration coloniale française. Le décembre 1783 il s'est embarqué vers Sénégal. Après un naufrage sur la côte atlantique près de Mogador, il a été fait prisonnier et est resté captif 14 mois. Un extrait de son journal sur la tactique de la cavalerie (Brisson, 1792:39 s. ; texte anglais) :

«Four Arabs, who were at the market while the Moor was buying me, lay in wait for us when the night was coming on. They were only armed with their daggers, and as my master knew them, he had no distrust of their intentions. Seeing one of them in the act of stabbing him, I cried out; my master avoided the blow, and shot his adversary dead. The others immediately attacked him; I ran to his assistance, and with the help of my stick stretched one of them at his feet; and as he stabbed him instantly, the two others fled. We took nothing but the daggers of the two that were killed, and continued our journey. Instead of selling me, as was his intention, he turned me over to his brother, one of the richest individuals in the country.»



Ill. 217 : *Caid Sir Harry McLean, instructor and later commander of the Sultan of Morocco's army. McLean is holding a nimcha in his left hand. (Berliner Illustrierte Zeitung 28/1907)*

## Les combats

**Encadré 40 :** Le voyageur et aventurier anglais R. B. Cunninghame Graham a traversé le Maroc du sud (Mogador, Marrakech) en 1897 pour visiter « la ville interdite » de Taroudant. Fait prisonnier durant quatre mois, il n'a pas atteint son but. Une histoire qui s'est déroulée dans le Souss deux mois avant sa visite (Cunninghame Graham, 1997:271) :

«The Kaid had advanced against the revolted tribesmen, who were strongly posted amongst rocks protected with an outwork of enclosures made of prickly bushes, from behind which they fired upon the Kaid's forces, who had no shelter, and soon suffered heavy loss. The Kaid's horse received a bullet in the chest, and another in the head; but still the Kaid advanced, keeping his horse's head as much as possible between him and the fire. At last another bullet struck the horse close to the nose, and he wheeling, the Kaid received a bullet in the left leg and fell!»



III. 218 : R. Carlton WOODVILLE (1856-1927) :  
Reception d'un envoyé du Sultan du Maroc Moulay Abdelaziz, 1901



III. 219 : Guerra Hispano-Marroqui 1859/60 (artiste inconnu)

## Cadeaux et tributs au Sultan

**Encadré 43** : en 1693, le roi de France, Louis XIV mandata Pidou de Saint Olon auprès du Sultan du Maroc Moulay Ismaïl (rég. 1672-1727). Saint Olon a rapporté la liste suivante de cadeaux de la première audience pour le Sultan (Saint Olon, 1695:155) :

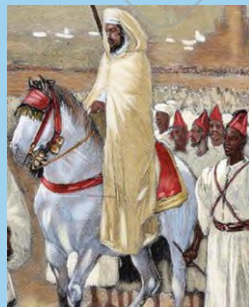
« ... de tres - belles Armes, diverses Montres de prix, plusieurs Pieces de Draps Rouge & Bleu & de Brocards Or & Argent tres-riches & deux Tapis de la Savonnerie d'une grandeur & d'un' beauté toute singuliere. »

**Encadré 44** : sur mandat du gouvernement anglais, Philip Durham Trotter a participé en 1880, à une rencontre avec le Sultan Moulay Hassan à Fès. La mission était placée sous la direction de Sir John Drummond Hay, ambassadeur britannique au Maroc durant de longues années. Trotter a rapporté la liste suivante de cadeaux pour le Sultan (Trotter, 1881:2 & 141ss.) :

- a telephone
- heliographic instruments (kind of morse apparatus for signal transmission)
- a phonograph

Après démonstration, le Sultan n'a pas été réellement enthousiasme par les cadeaux et a catégoriquement refusé d'être photographié par les Anglais.

**Encadré 45** : en 1882, Adolphe Marcet était attaché en tant que médecin à une délégation française accompagnant le ministre de la justice auprès du Sultan Moulay Hassan. Ici les cadeaux remis au Sultan et à son entourage. (Marcet, 87:130) :



Moulay Hassan, Sultan du Maroc 1873 - 1894

- 1° Une tabatière en or, enrichie de diamants
- 2° Un chronomètre à double boîtier en or, marquant mois, jours, heures, minutes, secondes
- 3° Un chronomètre en or avec heures et jours
- 4° Un service à thé composé d'argenterie
- 5° Trois *tassa* en argent pour contenir l'eau
- 6° Une tabatière en or
- 7° Trois montres à remontoir, avec médaillons
- 8° Un revolver et cartouches
- 9° Un pistolet à trois canons

**Encadré 46** : l'anglais Thomas Pellow a passé une grande partie de sa vie au Maroc, d'abord comme prisonnier (en 1716), puis comme soldat dans l'armée de l'Empereur Moulay Ismail. Il a fui le Maroc au bout de 23 ans pour retrouver son pays d'origine, Cornwall, Angleterre. Là, il a écrit une histoire des royaumes de Fès et du Maroc (Marrakech) entre 1716 et 1739.

En 1721, mêlé à une armée de 8000 soldats, il a participé à une campagne dans le sud marocain (Bled Siba) pour collecter des impôts. Les méthodes n'étaient pas « tendres ». Parmi d'autres faits, ils ont réussi à livrer au Sultan à Meknès, le total suivant (Pellow, 1742:99s.):

«It consisted (selection) :

- *first*, of 140 quintals or Barbary hundreds of silver coin;
- *secondly*, 204 fine horses, the latter four being ... a voluntary present to the Emperor, were the finest that could be got, with saddles, bridles, &c., ... the saddle being behind and before well strengthened with plates of gold, and curiously inlaid with many very valuable jewels, the stirrups of beaten Gold ... with a fine scimitar (nimcha) and crooked knife, the hilts, scabbard, and sheath also very rich, hanged to the saddle by gold chains; ...
- *fifthly*, 800 quintals of gunpowder;
- *sixthly*, 4,000 gun stocks; ...
- *eleventh*, 2,000 gun locks;
- *twelfth*, 2,000 sword blades; ...
- *thirteenth*, 2,000 powder horns»